

BÉBÉ

I	II
<i>Dans le berceau Frais de dentelle, Petit oiseau S'endort sous l'aile D'un ange blond Et l'innocence Brille à son front Doré d'enfance.</i>	<i>Ses grands yeux bleus Pleins de mystères Dorment joyeux Sous leurs paupières, Et son sourcil Gaiement ombrage Le blond nuage De son long cil.</i>
III	IV
<i>Bébé repose Mais il sourit, Sa bouche rose S'épanouit : Et dans ses langes, L'enfant paraît Sourire aux anges Qu'il reconnaît.</i>	<i>Sa tête ronde Sur l'oreiller En tresse blonde Vient s'émailler Comme un panache ; Comme un blanc lus Dans les replis Elle se cache.</i>
V	VI
<i>Son pied mignon D'un rose tendre Sous l'édredon Aime à s'étendre. Il fait si chaud Dans la flanelle Et c'est si beau Cette dentelle.</i>	<i>Son petit cœur, A son oreille Conte bonheur Conte merveille ; Sur son beau sein Pour mieux entendre Pour mieux comprendre Il met sa main.</i>
VII	VIII
<i>Puis il écoute Ce qui se dit Sous cette voûte Le cher petit, C'est de l'ivresse Qu'il entrevoit De l'allégresse Qu'il aperçoit.</i>	<i>Car son front brille A chaque instant Car il babille, Tout en dormant, Et de la moire Des petits draps Sortent ses bras, Ses bras d'ivoire.</i>
IX	X
<i>Douce maman Dans son ivresse En souriant A sa tendresse Qui s'endort Fait des songes Des rêves d'or, De doux mensonges !</i>	<i>Et bébé rit, Et l'allégresse Que Dieu bénit, Vire se dresse Près du berceau Pour cette mère Et pour le père De notre oiseau.</i>

J. Archambault

“ PROUVEZ-MOI QUE VOUS M'AIMEZ ! ”

I

Ce fut le cœur lui battant un peu que Pierre Briault monta chez Mme Delvour ; arrivé au palier du second étage, il s'arrêta et regarda l'heure.

— Quatre heures moins vingt, fit-il... et ce n'est que pour quatre heures et demie !... Ah ! diable ! je suis trop en avance !... Attendons !

Et il redescendit l'escalier, faisant les cent pas devant la maison ; mais son impatience était telle qu'il ne put laisser écouler le temps voulu, — et ce fut encore bien avant l'instant fixé pour le rendez-vous qu'il fit résonner le timbre de la porte d'entrée.

— Mme Delvour, s'il vous plaît ? dit-il en s'adressant à une jeune bonne.

— Elle est sortie, monsieur... Mais je ne crois pas qu'elle tarde à rentrer... Elle attend quelqu'un qui doit venir...

— C'est moi.

— En ce cas, si monsieur veut bien se donner la peine...

Et Pierre fut introduit dans le salon, dont la porte se referma derrière lui.

Il prit un livre qui se trouvait sur la table, s'assit sur un fauteuil et essaya de lire ; mais, malgré lui, ses

yeux ne parvenaient pas à se fixer sur l'ouvrage qu'il tenait en main.

Il songeait, tout en regardant la pendule :

— Quatre heures vingt... Si elle est exacte, dans dix minutes elle sera ici... C'est par cette porte-là qu'elle entrera, et tout de suite, rien qu'à son regard, il me sera possible de deviner sa réponse...

Et, supputant ses chances de succès, il reconstituait la scène de l'avant-veille, le trouble de la jeune femme, son émotion visible après la demande en mariage qu'il lui avait adressée, et enfin sa réponse évasive, mais si pleine de promesses pourtant :

— Comment voulez-vous que je me prononce si vite ? Le mariage est une chose si grave !... Laissez-moi réfléchir... et revenez après demain chez moi, à quatre heures... A ce moment, j'aurai pu consulter mon cœur et je vous ferai connaître ma décision...

Et Pierre, arrivé maintenant à l'instant décisif, se demandait comment il avait pu parvenir au bout de ces quarante-huit heures : jamais, en aucune circonstance de sa vie, les aiguilles du cadran ne lui avaient paru tourner aussi lentement !

— Ce sera oui... Elle dira oui... J'en suis sûr... J'en ai le pressentiment...

Mais, la minute d'après, le doute le prenait.

— Si ce devait être non, pourtant !

Et à cette idée d'un refus possible, les larmes montaient presque aux yeux du jeune homme.

— Mais c'est que je l'adore ! faisait-il, et tout ce que je lui ai dit de mon amour est encore au-dessous de la vérité !

Et, faisant un effort sur lui-même :

— Comme ce sentiment a vite pris naissance en mon cœur, pourtant : deux ou trois rencontres chez des amis communs, un tour de valse... et j'ai été conquis !

II

La porte venait de s'ouvrir ; Mme Delvour apparut.

— Ah !... en avance ?

— Oui... je...

Elle sourit.

— Ne vous excusez pas ; cet empressement n'est que flatteur.

Et comme Pierre, debout, le regard anxieux, attendait :

— J'ai beaucoup réfléchi, cher monsieur, savez-vous ? et nous avons à causer.

Mme Delvour s'assit gracieusement sur un fauteuil bas, et fit signe à Pierre de prendre place en face, sur une chaise ; — une minute de silence — un siècle pour Pierre — et l'explication commença.

— D'abord, cher monsieur, — et ceci, je dois vous le dire tout de suite, — l'idée d'un mariage entre nous n'est nullement pour me déplaire.

— Ah !...

Déjà le visage de l'amoureux s'illuminait.

— Vous avez trente-deux ans, j'en ai vingt-trois. Votre situation est indépendante ; la mienne également. Nous sommes du même monde, nous avons des relations communes. Donc, à ces différents points de vue, tout semble marcher admirablement.

Nouveau rayonnement sur le visage du jeune homme, et Mme Delvour continua :

— De plus, je reconnais que, restée veuve toute jeune encore, et par la exposée à plus d'un ennui, je ne puis éternellement demeurer dans cette situation ; autrement dit, je sens bien qu'un jour ou l'autre il me faudra songer au mariage...

— Très bien.

— Et pourquoi vous le laisserais-je ignorer ?.. Physiquement et moralement, vous me plaisez beaucoup.

— Comme je suis heureux !

— C'est donc vous dire que vous me semblez plus particulièrement qu'un autre désigné pour être le mari que je dois prendre.

— Mais alors... c'est mon rêve !...

— Ajouterai-je que, depuis quelque temps déjà, j'avais parfaitement remarqué l'impression produite sur vous par ma modeste personne ?... Et jamais une femme ne demeure insensible...

— Ah ! madame, la joie !... le bonheur !...

— Ce n'est pas tout. Avant-hier, en me faisant l'a-

veu des sentiments que j'ai été assez heureuse pour vous inspirer, vous avez su, je ne veux pas vous le dissimuler, remuer en moi des sentiments tout nouveaux d'émotion et de tendresse... Je n'ai pas pu rester indifférente... Enfin, puisque me voici entrée dans la voie des confidences, j'irai jusqu'au bout de ma confession : je crois que je vous aime un peu, mon ami...

Pierre était déjà à genoux devant Mme Delvour et lui baisait les mains.

— Ah ! Charlotte, ma chère Charlotte !...

Mais celle-ci recula son fauteuil vivement.

— Je vous en prie... Attendez... Rien n'est décidé encore.

— Comment ?... vous m'aimez et rien n'est décidé !

— Justement : je vous aime... mais je veux savoir si vous m'aimez, vous.

Le moment n'eut pas été aussi solennel que Pierre eût éclaté de rire.

— Voyons, permettez-moi de m'étonner !... C'est moi qui demande votre main, c'est moi qui tremble de ne pas vous plaire... et vous doutez de la sincérité de mes sentiments !... Mais réfléchissez donc !... Vous l'avez dit vous-même : j'ai une situation indépendante comme la vôtre, je suis du même monde ; vous ne pouvez donc pas m'accuser d'agir par intérêt... Alors, si je ne vous aimais pas, je ne vois vraiment pas dans quel but...

Mme Delvour acquiesça de la tête.

— Oui, vous êtes sincère... Et vous êtes persuadé que vous m'aimez... Je ne le nie pas... Mais de quelle persistance cet amour est-il capable ?... Voilà ce que je veux savoir avant de lier ma vie à la vôtre... Un jeune homme rencontre une jeune femme. Elle lui plaît. Il le lui dit. En le lui disant, il s'enflamme, et le voilà tout naturellement amené à croire son amour éternel. Mais quelle garantie la femme a-t-elle de la durée de cet amour ?... Un feu de paille, peut-être !... C'est là-dessus que je veux être fixée... Prouvez-moi que vous m'aimez vraiment, et alors je suis à vous... Mais jusqu'à ce que vous m'ayez donné cette preuve, la sagesse me commande d'attendre.

— Mais...

— Je suis inébranlable... Une preuve... Donnez-moi une preuve...

— Mais encore, pour pouvoir vous prouver mon amour, faut-il que l'occasion s'en présente... Je ne peux pas mettre le feu à votre maison afin de venir vous chercher au milieu des flammes... Je ne peux pas vous jeter à l'eau pour vous en retirer au péril de ma vie.

— Ce ne serait pas encore là une preuve d'amour... Nombre de braves gens qui accomplissent des actes héroïques n'ont jamais songé à épouser celles qu'ils venaient de sauver... Courage et amour, ce n'est pas la même chose.

Pierre eut beau insister, prier, supplier, jurer qu'en n'avait jamais aimé comme il aimait : rien n'y fit.

— Une preuve, répétait Mme Delvour, une toute petite preuve de votre amour, et je vous épouse !... Mais cette preuve, j'y tiens... Il me la faut !

Et le pauvre garçon dut prendre congé, désespéré, et se demandant par quel miracle il lui serait possible de fournir cette preuve qu'on lui demandait.

III

Les choses en étaient encore là depuis deux mois. Pierre avait revu Mme Delvour chez les uns et chez les autres. Chaque fois, il avait fait effort pour qu'elle crût à son amour sur parole, à défaut d'une preuve matérielle qu'il ne pouvait pas lui donner. Mais elle s'entêtait toujours.

— Faites-vous ruiner, lui disait-il, et vous verrez si je ne vous épouse pas malgré votre pauvreté !

— Belle preuve d'amour ! lui répondait-elle. Épouser une femme ruinée alors qu'on avait déjà demandé sa main quand elle était riche, c'est simplement de la chevalerie. Et tout homme doué d'un peu de dignité de caractère en ferait autant.

— Mais comment, alors ?... comment ?

— Ah ! mon ami, ceci, c'est votre affaire : cherchez !

Et Pierre cherchait toujours, se torturant l'imagination.